



FAI-AR 2023-2025  
**carnet  
de route**  
promotion 10



*La FAI-AR vous présente les  
apprenti·e·s de la 10<sup>e</sup> promotion*

*p.10* — **Ines Benkhicham**

**Ana Gabi** — *p.12*

*p.14* — **Ari Hamot**

**Noémie Herubel** — *p.16*

*p.18* — **Louis Lubat**

**Juliette Maricourt** — *p.20*

*p.22* — **Lou Montezin**

**Azucena Momo** — *p.24*

*p.26* — **Emmy Ols**

**Éva Ordoñez** — *p.28*

*p.50* — **Aram Pou Clavell**

**poEmma** — *p.52*

*p.54* — **Lily Carmen Smith**

**Anissa Zerrouki** — *p.56*



# Édito

## Aux tournants des générations

*La dixième promotion de la FAI-AR achève son cycle de deux années de formation supérieure. Un cycle où beaucoup d'événements sont venus marquer le programme avec une série d'anniversaires qui acte un tournant générationnel du secteur et affirme à la fois un plus fort ancrage des arts en espace public comme scène de la création contemporaine. Ce fut l'occasion de partager entre apprenti·e·s et autres nombreux·ses artistes, la générosité de celles et ceux qui incarnent les arts en espace public. Chacun·e de cette dixième promotion a pu rencontrer la Cité des arts de la rue comme un lieu de force, de création, de liens, de joies d'être toutes et tous ensemble.*

*Cette même promotion s'est retrouvée également aux prises de questions plus vastes, sur la responsabilité des artistes dans des moments de fragilisation sociale et politique à l'occasion des législatives de l'été 2024. C'est depuis cette même Cité et dans les rues de Marseille que beaucoup d'entre elles·eux ont pris position, en tant qu'artiste, dans ces moments de tensions démocratiques que représente cette période toujours en cours.*

*Ce carnet de route présente chacun des Projets Personnels de Création portés par les 14 artistes de cette promotion. Et les univers de chacun·e sont forts, ancrés, ils portent des positions artistiques affirmées et s'appuient sur des recherches éprouvées. Les écritures qui en découlent portent des univers contemporains et les formes artistiques couvrent un champ très large de la création en espace public. Pour un certain nombre d'entre elles·eux c'est autour de ces projets que s'articulera leur insertion professionnelle. Ce carnet est une partie de ce dispositif d'accompagnement mis en place par la FAI-AR et soutenu par l'État et la Ville de Marseille et grâce à l'implication de nombreuses structures et professionnel·e·s du secteur de la création qui les accompagneront pendant ces deux nouvelles années.*

*Loïc Magnant  
Directeur de la FAI-AR*



# Présentation

## Une structure de référence pour l'art en espace public

La FAI-AR est l'établissement de référence en matière de formation artistique en espace public. Elle anime un cycle de formation supérieure destiné à de jeunes artistes qui souhaitent développer leurs capacités à créer et à porter des productions artistiques en espace public. La FAI-AR anime par ailleurs des stages de formation continue, des masterclasses et des MOOCs, qui s'adressent à un public d'artistes, de technicien-ne-s, d'opérateur-ice-s culturel-le-s, d'agents de collectivités ou de professionnel-le-s de l'urbain qui souhaitent développer des compétences dans la mise en œuvre ou l'accompagnement de projets artistiques hors les murs.

## La Cité des arts de la rue

La FAI-AR est une des structures habitantes de la Cité des arts de la rue à Marseille. Conçue comme un laboratoire artistique de 36 000 m<sup>2</sup>, la Cité des arts de la rue pilotée par Lieux Publics, est un équipement unique en Europe qui contribue au développement local et international des arts de la rue et de l'espace public.

## Création, renouvellement esthétique et innovation

Ouverte à tout le spectre de la création contemporaine, la FAI-AR entend stimuler les écritures innovantes, hybrides et transdisciplinaires. Elle est un acteur majeur du renouveau de la création artistique en espace public. Elle place l'expérimentation et la recherche au cœur de sa pédagogie. Sa démarche pratique et itinérante intègre l'ensemble des dimensions géographiques et socio-politiques que recouvre la notion d'espace public. L'école est liée sans exclusive aux pratiques relevant des arts de la rue et de l'espace public, des démarches situées, des arts contextuels, des écritures de territoires, du théâtre du paysage, des arts en commun, des esthétiques relationnelles, etc. L'objectif de la FAI-AR est de poursuivre le travail de formation de haut niveau, d'encourager les passerelles transdisciplinaires (arts, sciences, urbanisme, écologie et environnement), de veiller à l'insertion professionnelle de ses étudiant-e-s, et de produire des recherches et des ressources qui permettent d'approfondir et de diffuser son expertise.





Formation continue



MOOCs



# Insertion professionnelle

Le cursus de la formation supérieure intègre un dispositif d'insertion professionnelle à la suite des deux années d'enseignements pour permettre aux apprenti·e·s de déployer les acquis de la formation et d'être accompagné·e·s dans leur structuration professionnelle.

Depuis deux promotions, le dispositif a été consolidé avec le soutien financier du Ministère de la Culture et de la Ville de Marseille et s'appuie toujours sur un grand nombre de partenariats avec des structures et professionnel·le·s de la création. Étendu sur vingt-quatre mois, afin de mieux favoriser l'insertion professionnelle, ce dispositif s'adapte aux temporalités et contraintes des calendriers du secteur.

Plusieurs mécanismes de soutien à l'insertion professionnelle sont proposés aux apprenti·e·s en sortie de formation, un accompagnement individuel, des aides financières à la production et un soutien à la visibilité professionnelle.

**Le compagnonnage de production** vise à soutenir l'accompagnement des démarches de production en favorisant des liens qualitatifs avec les structures d'accueil, à inscrire l'accompagnement des projets des apprenti·e·s sortant·e·s dans la durée et à favoriser les synergies entre les démarches artistiques et les projets des lieux d'accueil. L'engagement du compagnon se traduit par un apport en coproduction, des accueils en résidence, une aide à la mise en réseau,

un apport en compétences et un engagement en diffusion. Dans le cadre du compagnonnage, la FAI-AR s'engage à un soutien financier direct au projet de l'apprenti·e, permettant ainsi de consolider les parcours de production en sortie de formation.

**Un accompagnement personnalisé** à la structuration professionnelle est assuré pour chaque apprenti·e par les bureaux de production *BKompani*, *Scopie* et *Curios production*, ainsi que par la chargée de production et d'insertion de la FAI-AR.

**Un soutien à la visibilité professionnelle** est assuré par le dispositif d'insertion. Il comprend plusieurs volets comme la production et diffusion d'une documentation numérique sur les projets des ancien·ne·s apprenti·e·s, l'édition du Carnet de route qui présente les projets de recherche et de création des 14 apprenti·e·s.

La participation à de grands festivals au fort potentiel de visibilité professionnelle comme *Chalon dans la Rue* ou le *festival d'Aurillac* dès 2025. Ces participations prennent la forme de rencontres professionnelles, de présentations de projets... Et un renforcement du soutien à la visibilité professionnelle avec notamment le dispositif *Nouvelles Vagues* proposé aux écoles supérieures de cirque, théâtre et arts de la rue dans le cadre de la programmation d'ARTCENA, centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre.









Formée au théâtre et animée d'un goût pour la littérature, Ines Benkhicham co-fonde le Collectif 12m<sup>2</sup> en 2020. Elle se tourne vers l'espace public pour y déployer des histoires en prise avec le réel.

## Ines Benkhicham

D'un matériau familial, Ines Benkhicham décide de tirer une pièce pour la rue. Au pied d'un immeuble, un frère et une sœur partent en quête de leur père alcoolique, qui reste introuvable. De places en bancs publics, leur trajectoire se mêle à la vie de quartier, et les souvenirs et évocations affluent. Un troisième personnage, opérant le lien entre public et fiction, explore une modalité narrative plus onirique, figure omnisciente de l'ordre du réalisme magique venant commenter le récit et y injecter des points de vue moins intrafamiliaux. Appartement 54 aborde avec tendresse le récit d'un bouleversement intime, rejoignant le cœur de la démarche de l'artiste : le regard sur les parcours de vie accidentés, à l'échelle inter-individuelle et collective.

La fiction aborde aussi des questions pragmatiques : quelle place est pensée dans la société pour ces individus en marge ? Comment accompagner, trouver un moyen de cultiver des liens, au-delà de l'injonction d'abstinence ? Autant de thématiques soulevées durant une phase de recherche préparatoire menée auprès de travailleurs sociaux et d'association travaillant sur la réduction des risques d'alcool – traitant davantage la question du climat social que du sevrage.

Il ne s'agit pas ici d'aborder l'addiction à l'alcool sous l'angle exclusivement

documentaire ou sanitaire, mais davantage de dépasser le côté moral pour ouvrir le débat et mettre au centre la question de la relation – la honte, le stigmatisme social, la remise en cause de la dialectique échec-réussite... Aborder les paradoxes et ambivalences de la société à propos des individus aux parcours alcooliques, à la fois invisibilisés mais parfois aussi très exposés dans l'espace public, pour refaire lien dans la communauté autour d'un sujet tabou, souvent jugé durement. Pour faire résonner au mieux son propos sur la place publique, Ines Benkhicham recherche une qualité de jeu maillée au réel, flirtant parfois avec le théâtre invisible. Elle revendique aussi un aspect cinématographique pour sa mise en rue – champs – lointains ou rapprochés, travellings... Pensée pour environ 100 personnes, le spectacle commence devant une porte d'immeuble, puis entame une déambulation au sein d'un habitat collectif – barres d'immeubles ou pavillons –, intégrant des espaces communs encerclés d'habitations. À chaque nouvelle représentation, la distribution s'augmentera possiblement d'un comédien local, destiné à camper la figure fantôme du père, inscrivant encore davantage le propos sur le territoire, et l'élargissant de l'intime à l'universel.

**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

Habitée à la salle, j'ai rapidement rêvé ce projet-là pour l'extérieur. Je trouve un vrai sens à narrer la quête de ces personnages dans un quartier ; inscrire le récit dans une situation réelle et tisser l'écriture avec l'espace, afin que les deux s'entre-nourrissent. Porter un sujet dans l'espace public permet d'y impliquer le corps social.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

J'avais d'abord imaginé mon spectacle dans un immeuble, mais un stage effectué à la Poudrerie de Sevran, spécialisé en spectacles pour appartements, a déplacé mes envies. J'ai aussi beaucoup découvert au contact d'équipes en fabrication, notamment comment diriger des interprètes en prenant en compte l'espace : jouer avec ce qui est en train de se passer, être en écoute du bruit, de l'imprévu. Avec mon Collectif 12m<sup>2</sup>, nous avons beaucoup travaillé par le passé autour du jeu naturel, sur la manière de dé-théâtraliser une adresse. C'est un défi de continuer à chercher du côté de cette qualité de jeu en y intégrant les exigences de la rue !

**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

Lancer la production du spectacle, repasser par une phase de résidence d'écriture. Pour la suite, j'imagine me consacrer à l'espace public et aux lieux non dédiés, honorer aussi des commandes in situ, one shot. Chaque projet charrie son propre lot de problématiques et d'exigences. Ce spectacle est très urbain, mais je peux aussi m'imaginer en milieu rural. Je rêve même d'écrire autour de la question de l'océan et la piraterie ! Je souhaiterais aussi collaborer à d'autres projets en tant qu'auteurice : la FAI-AR m'a permis de renouer avec le plaisir de l'écriture textuelle.

## Appartement 54



© Pierre Candat/Mcy



*venez voir  
mon travail*





Après une formation académique en philosophie et un Master en esthétique de théâtre, Ana Gabi touche aussi à la mise en scène, la performance, la dramaturgie, la danse, le cinéma et la direction d'acteurs. En espace public, elle a travaillé avec le collectif brésilien Contraponto, à Belo Horizonte.

## Ana Gabi

Dans les mots du poète brésilien Carlos Drummond de Andrade, Ana Gabi trouve un écho à son approche de l'espace public, qui va guider sa démarche : « *Le paysage, on le construit avec le temps* ». La notion de « *territoire paysage* », qu'elle revendique pratiquer, recouvre pour elle un site où cohabitent le temps, l'espace et la mémoire : naturel comme la mer, patrimonial comme des ruines ou sites non-habités, dont on ne sait pas s'ils sont en construction ou abandonnés... Menée par une écriture immersive et performative, inspirée par des paysages qui lui paraissent remarquables ou exotiques mais nous sont parfois devenus inaperçus, elle cherche à trouver une façon de les subvertir, tout en composant avec ce qui préexiste. Pour *Mal de Mer*, elle conçoit un théâtre performatif, animé par une dramaturgie de l'ordre de la ritualisation. Dans des sites urbains en déshérence, des entités s'incarnent : Temps puis Mémoire, se dévoilent par indices, se jouent de nous en paroles et en gestes.

« *Il est difficile d'être une succession de mainteneurs...* » : en robe lamé, mi glam mi drag, le Temps, énigmatique, tour à tour péremptoire ou sarcastique, personnifie nos doutes et

nos craintes dans une prose incantatoire, jubilatoire et rigolarde, se livrant à mi-mots dans une écriture revendiquant le tourbillon. Les jeux corporels de l'interprète s'opèrent en dialogue improvisé avec un créateur sonore live, qui campe sa conscience et opère des modulations sur sa voix en temps réel. Saisi par des sensations parfois inconfortables – larsen, écriture cultivant le ressac, destinée à nous faire ressentir le mal de mer éponyme – le spectateur est incité à se mouvoir à l'intérieur du site, se mettant lui-même en état de composer avec le paysage et le son.

Ana Gabi cultive la fragmentation, le non-sens, n'hésitant pas à perdre un peu son public, le taquiner voire le malmener. Volontiers provocant et piquant, spirituel dans tous les sens du terme, le texte joue avec les degrés et significations. Loin d'être littéral, il nous transporte entre concepts abscons et sensations plus intimes, opérant une mise en abyme entre ces entités qui se révèlent par bribes, dans des lieux résonnant singulièrement. À terme, elle envisage d'intégrer davantage le personnage de la Mémoire, dans un scénario qui compose avec le territoire-paysage de chaque site investi.

# Mal de Me.r



© Carol Thusek

Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?

Je viens du Brésil, la pratique de l'espace public y est un peu subversive, on y joue et répète par nécessité et manque d'endroits dédiés. J'aime travailler le rapport à la composition entre les corps et l'environnement par le biais de la performance, pour mener vers un autre imaginaire.

De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?

En arrivant à Marseille, la première chose que j'ai vue, c'est la Méditerranée. La mer est peut-être l'un des espaces les plus publics qui soit! Petit à petit, j'ai découvert les possibilités de composer en relation avec les territoires, l'architecture, le corps et l'écriture, tantôt en relation avec le territoire, tantôt émanant d'une création immersive avec l'équipe, que ce soit par le son, le texte-mot, le corps ou ce qui existe déjà dans l'espace public lui-même. J'ai expérimenté une nouvelle façon de penser en tant qu'artiste et performeur, en vivant des situations nouvelles et parfois inconfortables!

Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?

Trouver des lieux d'accueil pour continuer d'écrire, développer les jeux entre Mémoire et Temps. Mener des recherches sur la structure et les décors, par exemple sur la manière de créer un véritable tourbillon! M'implanter aussi à l'international : je viens du Brésil, mon équipe parle portugais.



*venez voir mon travail*





Ari Hamot, architecte et scénographe de formation, est aussi performeuse, bricoleuse dans l'âme. Au croisement du théâtre, de la danse, des arts de la rue et de l'opéra, elle collabore avec plusieurs artistes (Philippe Quesne, Rouge Delta, Ici-Même Paris...), tout en expérimentant en espace public au sein du collectif qu'elle co-fonde, Milette & Paillette, aujourd'hui en mutation pour devenir la compagnie Ourdir.

## Ari Hamot

Habitée par les pensées décoloniales, et au-delà, leurs liens fondamentaux avec l'écologie du Vivant, Ari Hamot plonge dans les racines de son ascendance pour évoquer le cycle de l'esclavagisme. Avec *Mange tes maux*, elle décrypte les stigmates de l'histoire – celle qui est tue, taboue, confisquée ou détournée – sur nos destinées, mais aussi sur nos environnements urbains. Mu par une volonté de remettre en partage des faits traumatiques, dont la trace est encore visible dans nos vi(II)es au quotidien, le projet de création regroupe trois formes évoquant le rapport aux ancêtres. Grinçante, l'analogie avec la nourriture assimile l'héritage généalogique – et « *l'exhumation de ces histoires qu'on ne nous a pas racontées* » – à une sève qui nous irrigue, un nutriment parfois mal digéré, faisant la lumière sur ce qu'on ingurgite ou rejette. Autonomes ou complémentaires, chacune des trois formes explore un type particulier d'adresse au public, de registre de langues, de format et de temporalité.

Déambulatoire en cours d'écriture, *#BalanceTesAncêtres* narre le parcours d'une femme blanche, remontant le fil de son arbre généalogique jusqu'à ses ancêtres esclavagistes ; une quête relevant de l'histoire tant individuelle que collective, mêlant enjeux émotionnels et géopolitiques. Le solo est émaillé d'images saisissantes – plongée dans les égouts, collerette d'aristocrate prenant feu

sur un lampadaire... – faisant parler les traces de la douloureuse histoire du colonialisme, insidieusement incrustée dans nos villes : provenance des richesses, architecture, nom des rues... Cette iconographie onirique et explicite entre en écho avec un texte incisif, à l'ironie volontiers tranchante.

Service postal d'écriture, *Correspondance d'outre-tombe* propose de s'adresser à un ancêtre, via la rédaction d'une lettre, possiblement rendue publique par un enregistrement vocal, avant la ritualisation d'un envoi collectif par voie aqueuse (mer, fleuve, lac...). À destination d'un public inscrit ou passant, cette forme requiert une présence de 2 à 5 jours, pour une équipe de 5 postiers-postières.

*La plombière de l'histoire* tient à la fois de l'installation plastique, du théâtre interactif pour un spectateur et de l'écriture poétique. À l'aise dans le maniement de son « Destop poétique », la plombière éponyme propose de dénouer un conflit, une honte ou un silence ; de déverrouiller une situation familiale bouchée, via la rédaction d'un texte, à ingurgiter ou diluer dans ses canalisations. Rattachant une histoire personnelle à des enjeux collectifs, cette forme – réclamant un temps de présence au long cours, assorti d'un fort enjeu de médiation – ménage aussi des temps collectifs, avec des outils fédérateurs type *frizorama* (chronologie participative) pour aboutir au partage de ses textes.





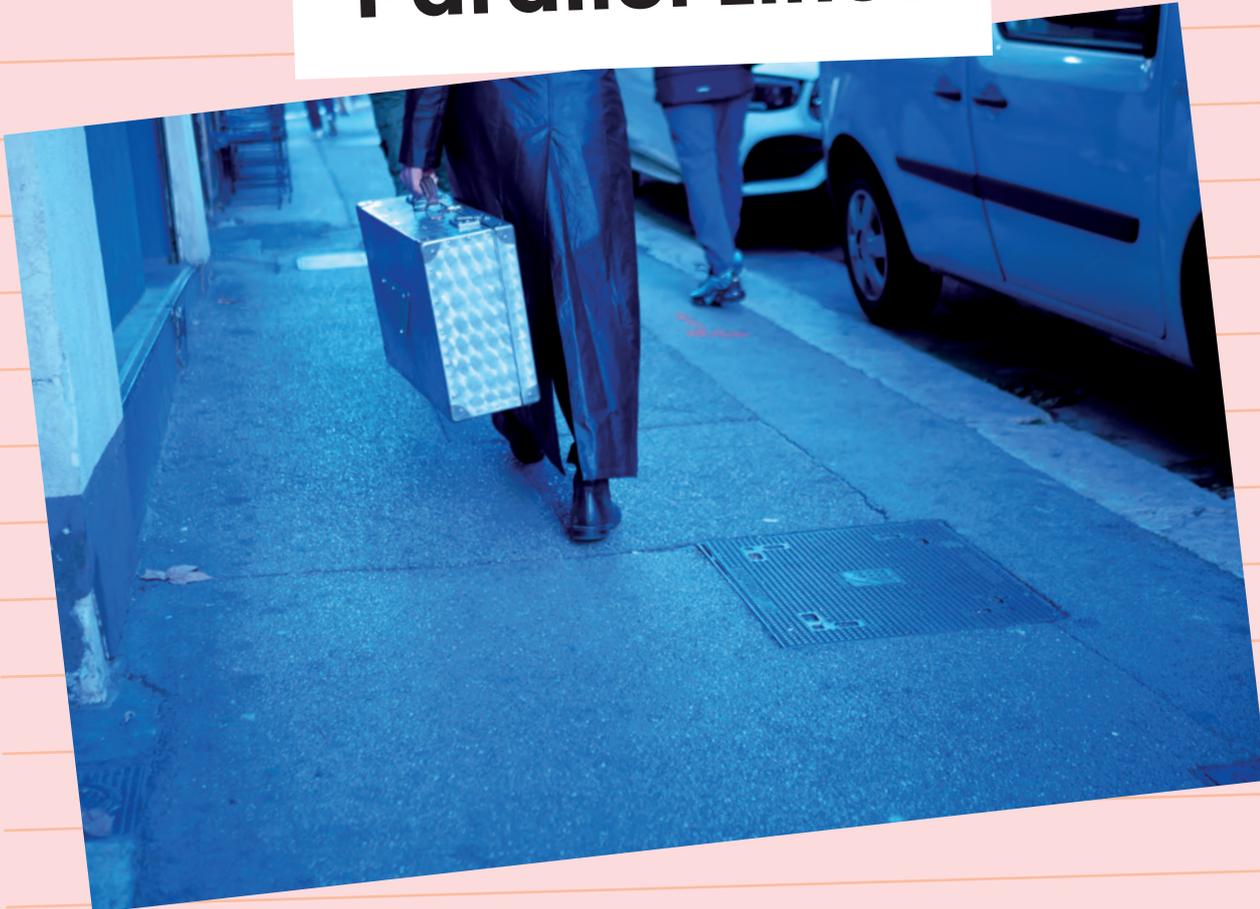
Comédienne de formation, Noémie Herubel côtoie l'espace public à de nombreuses reprises ces dix dernières années : jeu, écriture, assistantat à la mise en scène... Elle travaille avec des amateur·rice·s en réalisant des projets d'actions culturelles et de créations participatives en espace public.

## Noémie Hérubel

Depuis toujours habitée par le goût du récit en strates et l'élaboration de mondes imaginaires, Noémie Herubel imagine *Parallel Lines* pour donner corps à une communauté fictionnelle, qui se déploie sur un territoire pour tenter d'entrer en contact avec la nôtre. Entourée de son équipe pluridisciplinaire (jeu, son, dessin et édition), elle crée un univers étrange et décalé, régi par ses propres codes et règles. L'agence de voyages *Parallel Airlines*, l'une des émanations de cet univers, propose au spectateur, intronisé voyageur, de naviguer entre plusieurs dimensions. Telle une administration omnisciente, le *Bureau d'archivage de l'infini des possibles* régit quant à lui les trajets et destinations. Différents dispositifs – immersifs ou spectaculaires, en solo ou en collectif – offrent à vivre des expériences énigmatiques et surprenantes, souvent à la rencontre de possibles incarnations alternatives de soi. Parmi eux : *Entretien avec son double* propose au spectateur de s'adresser à un autre lui-même via un message enregistré, activant des processus d'identification réciproques pour interroger notre rapport à l'altérité et aux identités multiples, voire à l'existence d'autres mondes. Pensé pour un lieu non dédié, ce tête-à-tête se prévoit dans un cadre intimiste, voire le long d'un dédale de plusieurs pièces (médiathèque, MJC...).

Autre dispositif : un jeu s' imagine entre deux personnes d'apparence distinctes, recouvrant en réalité la même identité. D'une durée de 5 à 40 minutes, ce protocole se destine à un lieu passant, type place de marché. Enfin, un spectacle déambulatoire en cours d'écriture, offre une autre fenêtre sur cette société alternative, ses ressorts et ses représentants. Ces modules peuvent être présentés de manière autonome. Ils peuvent aussi investir un site, déclinant au fil des jours diverses modalités de rencontres avec ces personnages appartenant à un monde différent. Au gré des expériences, la fiction se complexifie, et tisse un réseau démultipliant les manières d'écumer ce champ des possibles. Les formes peuvent coexister simultanément, ou bien suivre le fil d'un récit jusqu'au spectacle de clôture venant dénouer les enjeux dramaturgiques. Cette épopée protéiforme, introspection symbolique à la découverte d'autres soi-même, s'agrémentent d'un univers visuel et d'une charte graphique rétro futuriste : tampon, machine à écrire, enregistreur, cassette...

# Parallel Lines



**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

La liberté formelle qui permet de s'affranchir du cadre de l'espace-temps classique de la représentation. Inventer un dispositif pour repenser la relation au spectateur-ice à chaque expérience de création, entre en écho avec mon appétence pour les écritures intriquées, entre réalité et fiction. Un millefeuille d'enjeux et de moyens de les mettre en œuvre!

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

Les projets de territoire m'ont permis d'expérimenter différentes modalités de présence, à partir desquelles créer. J'ai aussi pu éprouver, via des protocoles de direction de performances, la manière d'inventer une expérience exclusivement pensée pour un endroit et un public.

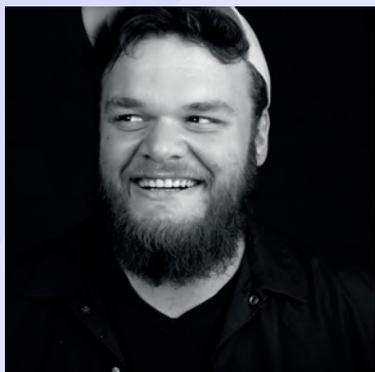
**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

J'imagine un protocole de résidence de plusieurs jours, me permettant d'avancer en parallèle sur les formes : écriture de la déambulation, mise au point de dispositifs pour petites jauges, avec convocation publique.



*venez voir  
mon travail*





Au sein du Parti Collectif, Louis Lubat expérimente de nombreuses formes : concert, spectacle et fabrication in situ, parfois à échelle d'un village ou d'une forêt, notamment lors du festival transdisciplinaire d'Uzeste Musical, d'où il est originaire. Le collectif créé Fête Fête, spectacle dehors, en 2022.

## Louis Lubat

À l'issue d'implantation menée durant trois ans dans le quartier de Beutre en banlieue bordelaise, avec ses condisciples du Parti Collectif, Louis Lubat creuse un questionnement sur les manières de faire communauté autour de règles auto édictées : différences entre loi et usages, rapport à la tradition et au monde extérieur, oppression subie ou exercée... *C'est oui* resserre son propos autour du mariage, un rituel qui perdure à travers les époques, véhiculant des invariants implicites mais permettant aussi de réinterroger ses enjeux fluctuants : institution étonnamment intemporelle, singulier contrat social et culturel hissant l'intime au rang de collectif, véritable parole performative éditée devant un public assemblé, mise en scène du consentement, cérémonie en costumes venant sceller une libre alliance ou transaction commerciale, ordre à perpétuer ou à subvertir...

La proposition tricote avec les espaces-temps, tirant des fils narratifs entre deux récits qui s'entrecroisent : à Beutre, des habitants nostalgiques d'une époque révolue reconstituent l'ultime mariage qu'a accueilli leur centre social avant sa destruction. Cette fiction est mise en relation avec un petit village en Russie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, inspirée de l'imagerie de Tchekhov. Faire se répondre les

époques, étudier ce qui relie et sépare un quartier populaire contemporain d'un village de la paysannerie russe prérévolutionnaire – rapport à la tradition, résistance à l'oppression... En filigrane, une mise en abyme ludique sur les enjeux du théâtre en train de se faire, englobant la posture des comédiens eux-mêmes, sans oublier celle du spectateur. Agrémenté de quelques accessoires forts – une banderole rouge taillée dans du tulle comme le voile de mariée, un code couleur blanc et rouge –, la scénographie fluidifie les échanges, de regards comme d'idées. En face d'un gradin, quelques tables de banquet font comme un 360 autour de l'espace de jeu et proposent au public d'incarner, tour à tour et presque à son insu, différentes entités suivant les époques qui se succèdent. Au cœur du propos : mettre en partage questions sans réponse et énigmes irrésolues, impliquer de concert publics et comédiens, via une adresse assez directe visant à faire circuler la réflexion. Conviviale, la forme circulaire ménage d'intenses moments de respiration autour de la musique occitane – une autre tradition souterraine qui circule. La proposition emprunte aussi à l'esthétique cabaret, pour mieux transiter entre les époques. Et tout s'achève par un ball!

# C'est oui

(titre provisoire)



© FAI-AR

**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

La question du dispositif, la manière dont on organise les regards : cela m'intéresse de mettre en jeu avec l'auditoire la dimension fictionnelle de ce qui se déroule sous ses yeux. L'espace public permet un jeu sur les échelles, une variation de focale particulière. Durant 2 ans, j'ai approfondi ma réflexion sur la manière dont on regarde un immeuble, une rue, une montagne, mais aussi son voisin... J'ai aussi à cœur de dépasser un certain entre soi, d'outrepasser les codes du registre militant pour porter sur la place publique des questions auxquelles nous n'avons pas de réponse. Y aborder des sujets qui nous déplacent tous, au-delà d'un prosélytisme qui prêche un parterre de convaincus.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

Après avoir expérimenté des spectacles à haute énergie, j'avais envie de creuser d'autres dramaturgies, de préciser des questionnements, de me décaler pour le moment des formes spectaculairement spectaculaires qui, dans l'époque, sont souvent programmées dans un cadre événementiel ou de cérémonies mémorielles. J'ai aussi pu éprouver une autre façon de fabriquer, de faire travailler des interprètes en contexte.

**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

La première est prévue au festival Furies, à Châlons-en-Champagne, en juin 2026. D'ici là, je dois finir l'écriture du texte. Pour ça je prévois, entre autres, de retourner à Beutre me brancher à la source de cette aventure (même si je précise que l'écriture n'est pas directement documentaire). Ensuite, nous répèterons en expérimentant le texte dans différents contextes et espaces pour trouver ce qui est le plus dur et le plus beau : le rapport juste entre joueurs et spectateurs.



*venez voir mon travail*





Formée aux Beaux-Arts de Saint-Etienne, Juliette exerce durant 5 ans en tant que conceptrice lumière, au croisement d'enjeux urbanistiques, sociaux, environnementaux et patrimoniaux. En parallèle, elle mène des créations au cœur de la nuit en espace public, intégrant ses pratiques de designer-plasticienne, autrice et performeuse.

## Juliette Maricourt

Inspirée tant par l'écologie du vivant que par l'invention de rituels initiatiques sensoriels, Juliette Maricourt crée différents types de pratiques artistiques pour rencontrer la nuit. Ancrée en chacun·e de nous, la peur de l'obscurité trouve ses sources dans une inquiétude primitive alimentée par les politiques publiques à travers les époques, mais aussi dans des chimères individuelles. À la peur collective, sous-jacente et archaïque, du noir, s'ajoute en effet une peur intime, plus polymorphe, à apprivoiser. Son propos artistique est tout à la fois politique – se défaire de réflexes sécuritaires de contrôle et de surveillance, contourner le dogme capitaliste qui abolit le rythme circadien naturel pour doper la productivité – mais aussi sensible et sensoriel : en se départissant de son habit d'humain, l'arpenteur nocturne peut découvrir d'autres moyens d'entrer en connexion avec le vivant, se replacer au sein d'un tout en prêtant attention à ses sensations, révélées ou décuplées par l'obscurité. Juliette mise sur l'aspect sensible de l'art pour ouvrir un dialogue, désamorcer des réflexes ancrés, peut-être infléchir des pratiques sur le plus long terme. Ses créations à venir mettront en jeu les lueurs naturelles de la nuit, les matières et effets de contraste pour faire contrepoint avec l'obscurité ; retrouver un usage parcimonieux de la lumière artificielle, ménager une place à la pénombre.

La boîte à outils de sa Compagnie Des Nuits D'ici prévoit différents protocoles, déclinables selon les lieux et temporalités

investies – impliquant a minima une semaine de présence en amont. Destiné à éprouver collectivement la réalité de la nuit sur un territoire donné, *Rencontrer nos nuits* inclut plusieurs dispositifs de rencontre sur le terrain. Parmi eux, *Vertiges [titre provisoire] (Création 2027) : une pratique de la marche dans l'obscurité, durant des parcours nocturnes d'une durée moyenne d'1h (environ 1,5 km)*. Entre balises et sculptures, des installations – parfois vivantes – jalonnent le trajet de repères intégrés au paysage, à la manière de « greffes » utilisant les matériaux locaux, révélant le déjà-là, faisant une place au surgissement du corps. Le parcours se précède d'une mise en condition destinée à faire groupe pour partir à la rencontre de cet espace temps potentiellement intimidant, et s'achève autour d'une tisane partagée. Les pôles d'observation ou bains de nuit, quant à eux, se présentent comme des dispositifs nocturnes au seuil du dedans et du dehors, pour mettre en partage ces observations in situ. Pensés à l'échelle du site investi – banc itinérant en centre village, chaise échelle accolée à une barre d'immeubles... –, ils créent des endroits de rencontre nocturne, faisant du lever de la nuit un événement propice à une qualité inédite d'échanges. Ces différents protocoles, appelés à se diversifier ou se réinventer selon les contextes d'accueil, peuvent se doubler d'ateliers : confection d'un objet transitionnel pour une marche en forêt avec des enfants, quête d'odeurs et de saveurs nocturnes...

# Rencontrer nos nuits

**Vertiges**  
(titre provisoire)



© DR

**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

Je travaille depuis 8 ans sur la nuit. Après avoir déployé un gros volet narratif dans l'espace public par la lumière, prenant en compte les usages réels de terrain, j'ai choisi de réinvestir l'aspect sensible de la création artistique pour ouvrir une forme de dialogue au croisement de la nuit et de ses pénombres, sur une temporalité plus longue.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

Par la création chorégraphique et gestuelle, en utilisant mon corps et celui des autres, j'ai intégré la dimension humaine à ma pratique de l'espace public, qui se cantonnait jusqu'alors à une utilisation contextuelle des paysages et des matières.

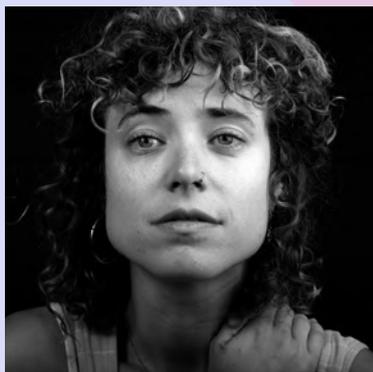
**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

Finir l'écriture de mon dispositif de marche et développer d'autres outils. Au volet poétique, ajouter un volet technique et scientifique pour mettre en partage des notions factuelles sur ce qu'est la lumière, la manière dont fonctionne notre corps dans l'obscurité de la nuit...



*venez voir  
mon travail*





Lou Montézin est danseuse et plasticienne. Formée à l'École Renoir, au Conservatoire du 7<sup>e</sup> (Daniel Berlioux et Nadia Vadori-Gauthier), à Paris 8 puis auprès d'Anna Halprin, elle travaille entre geste, arts visuels et performance. Elle mène des recherches en Océanie, Asie et Amérique. Interprète en espace public et lieux non dédiés (Le Corps Collectif, Robin Decourcy, Malaxe, Vague, les Constructions Fragiles...), elle crée *Tablorama*, projet de dessin itinérant mêlant récits, paysages et contes.

## Lou Montézin

Sur des bandes sonores retrouvées dans une cave familiale, Lou Montézin redécouvre la voix de sa grand-mère, enregistrée avant que la maladie d'Alzheimer n'altère sa mémoire. Portée depuis longtemps par des questions autour de la transmission et de la résilience, elle y trouve les racines de *Sonne-Cloche* : une évocation sensorielle de la psychogénéalogie, des histoires et légendes familiales dont nous héritons, parfois dans le silence ou le non-dit, assortie de la nécessité de s'en émanciper pour rompre des cycles qui se répètent, souvent à notre insu.

*Sonne-Cloche* est un spectacle de danse qui propose aux spectateur·rice·s une expérience de l'ordre du rêve éveillé, une entrée en hypnose douce faisant résonner les scènes traversées avec l'histoire singulière de chacun·e, venant effleurer, déplacer peut-être, une mémoire appartenant tant à l'inconscient collectif qu'individuel.

De jour ou au crépuscule, dans des lieux en creux, une déambulation guidée au rythme du·de la spectateur·rice mène jusqu'à un dénouement fixe. Un comédien invite le public à passer de l'autre côté du miroir, à plonger avec lui dans différentes strates de conscience. Sur le chemin, elleux rencontre trois figures – *les Chimères* ou *Mals-Mortes* –, ancêtres bloqué·e·s dans des boucles spatio-temporelles.

Saul, leur descendant, cherche à percer le secret pour libérer sa lignée et s'alléger d'un passé non résolu.

Chacune des trois figures évolue dans un univers cinématographique, rejouant inlassablement un événement traumatique de manière symbolique, le temps d'une saynète gestuelle et sonore, ancrée chacune dans une époque différente. Les boucles qui les enferment se diffractent, se reconfigurent à mesure que Saul les investit. Les tableaux se révèlent peu à peu par glissements, tensions, accumulations. Allant de l'une à l'autre à son rythme, le·la spectateur·ice croise sur sa route des installations scénographiques évocatrices : émergeant hors sol telles des bulles, elles appellent l'univers des secrets de famille.

Fragmentée, à l'image d'une fresque à reconstituer, la dramaturgie travaille la question du trou et de l'effacement, révélant par bribes l'histoire d'une lignée. *Sonne-Cloche* prévoit d'investir des lieux fantomatiques – friches, carrières, forêts, parkings, bâtiments désaffectés. À terme, le spectacle pourrait intégrer un chœur transgénérationnel constitué sur chaque territoire d'accueil, en marge d'actions socio-culturelles menées tout au long de la création, autour de la mémoire et des ancêtres.

# Sonne-Cloche



© FAI-AR

Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?

Je suis vite sortie de la salle - pour ne plus y retourner. J'ai envie de faire du spectacle en dialogue avec les lieux, leurs usages, leurs accidents. J'ai joué dans des parcs la nuit, en lisière, pour des villages entiers. Ce sont la nature et les lieux non dédiés qui m'inspirent.

De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?

Le travail sonore a accompagné mon parcours. Des collaborations avec des circassien-ne-s et danseur-euse-s m'ont révélé une capacité à créer in situ, sur des temps très courts, en lien avec les corps, les matières, les espaces investis et leurs contraintes.

Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?

J'aimerais mener des actions culturelles autour de la psychogénéalogie. Tisser des liens avec écoles, EHPAD, MJC... pour nourrir *Sonne-Cloche* de récoltes sensibles : récits, corps-souvenirs, mots-corps. Je conçois l'action culturelle comme un espace en écho, où les vivants reviennent au cœur de la fiction.



*venez voir  
mon travail*





Artiste pluridisciplinaire, Azucena Momo explore les pratiques corporelles, l'écologie, les géographies relationnelles et l'art communautaire à la tête de sa compagnie Irregulars. Sa passion pour la marche et la création transdisciplinaire la pousse à développer des formes hybrides, à la fois performatives et documentaires, autour du corps et du paysage. Elle possède également une solide formation académique en philosophie de la danse.

## Azucena Momo

Autour d'une pratique de la marche, Azucena Momo assume une certaine hybridation des pratiques – danse, poésie, théâtre paysage... La dramaturgie de *Rassemblement des corps sauvages* emprunte plusieurs entrées : explorer les sensations liées au déplacement, générer une chorégraphie du paysage prenant en compte la pluralité des corps en présence – spectateurs en mouvement cheminant sur un itinéraire, interprètes disséminés alentour... Fondus dans le paysage, les danseur·se·s soulignent ce qui est déjà là, révélant « une manière d'être bougé·e·s par l'espace » : un mouvement défini par la forme d'un rocher, une gestuelle impactée par une texture de sol, la résonance naturelle d'un gravier sur lequel on marche... Le jeu sur les échelles spatio-temporelles – gestes à la portée parfois dérisoire, confrontés au gigantisme de sites industriels ou naturels –, contribue à recalibrer notre juste place au sein de l'écosystème.

Une marche préliminaire d'une quinzaine de minutes, faisant éprouver la solitude au sein de la nature et advenir le sauvage en nous par l'expérience sensorielle, nous mène vers une cinquantaine de nos pairs spectateurs, pour un temps à partager. La communauté se crée aussi par le son – sur chaque territoire, une chorale d'amateur·ice·s est constituée pour interpréter un répertoire de chants locaux. Ces tableaux collectifs, *in situ* et *in vivo*, s'agrègent au fur et à mesure de la progression : un groupe converge vers un

point de rassemblement, des chants choraux surgissent derrière soi... De l'intime vers le collectif, il s'agit de sonder nos places d'humains au sein d'un environnement plus vaste.

Durant ses repérages – 2 semaines minimum –, l'artiste récolte des propos auprès d'interlocuteur·ice·s varié·e·s. Chacun·e évoque, à travers son rapport au territoire, des réalités locales : dans les Pyrénées, les échanges se font autour du réensauvagement de l'ours, tant du côté catalan que français, mettant en exergue les partis pris politiques et l'indéniable impact d'une violence systémique. Une juxtaposition de propos – délivrés par une comédienne restituant toutes les paroles successivement – révélant une pluralité de points de vue, dans toutes leurs sensibilités, leurs nuances, voire leurs ambiguïtés et paradoxes. Cette exploration d'un certain rapport à l'altérité, de la manière dont l'humain coexiste avec d'autres vivants, peut se doubler sur site d'une lecture du territoire avec une géographe, révélant des usages insoupçonnés à propos de la mémoire ou de la gestion des lieux.

D'étape en étape, cette mosaïque de données subjectives transhume via *La Sauvagethèque* : un fanzine illustré, enrichi de témoignages à chaque nouvelle représentation. Une véritable collection d'expériences questionnant notre relation avec le Vivant autant que notre geste dans le monde, à l'affût d'une coexistence à activer au sein d'un paysage pour en révéler les forces en présence.

# Rassemblement

## des corps sauvages



**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

Le rapport à l'espace – un espace qui a un contexte, une vie, une histoire –, la création d'une communauté éphémère qui partage une expérience pendant la performance, et le rapport au public. Ce dernier m'a toujours interpellée dans une approche recherchant la quotidienneté et l'horizontalité, en tendant à effacer la frontière entre les interprètes et celles et ceux qui regardent.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

J'ai eu le temps d'identifier et de définir mes processus de création, ainsi que la manière dont je souhaite travailler. J'ai pu expérimenter différentes façons d'inscrire le corps dans l'espace public : danser, jouer, être en relation avec divers territoires, et identifier mes propres outils pour proposer des expériences artistiques qui prennent en compte le corps du public, en cherchant avant tout la relation entre celui-ci, l'espace et le sujet artistique. En parallèle, j'ai pu commencer à élaborer un petit protocole qui pourrait se développer à la suite de la formation.

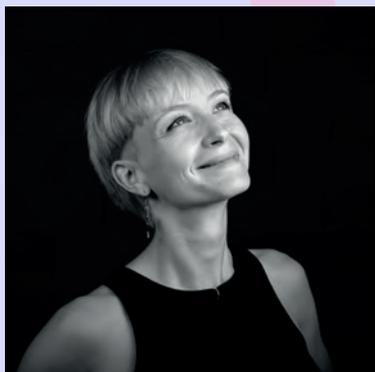
**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

En octobre 2025, je commencerai le processus de création de ma recherche artistique, qui se déroulera tout au long de l'année 2026, avec le soutien de Pronomades, In Situ et de différentes institutions catalanes. Je cherche d'autres partenaires intéressés par la co construction du projet, des lieux ruraux ou périurbains aimant la médiation culturelle pour m'aider à tisser des relations et multiplier les rencontres.



*venez voir  
mon travail*





Issue des arts visuels, Emmy Ols investit l'espace public dès sa sortie des Beaux-Arts, avec de la création audio et vidéo. Avec une association d'éducation aux médias, elle mène des projets radio auprès d'habitants, nécessitant plusieurs semaines d'implantation en caravane dans un quartier.

## Emmy Ols

Déployant sa fiction entre espace virtuel et réel, *La Worde, la Wild et le Web* emprunte aux codes du western contemporain : à cheval sur une double spatio-temporalité, ces trois entités vont faire pénétrer le·la spectateur·rice, presque à son insu, dans les arcanes d'Internet, pour y éprouver et décrypter les rapports de force, mirages et dangers à l'œuvre. Pensant se rendre à une conférence lambda, le·la spectateur·rice assiste d'abord à un exposé dans une salle polyvalente. *La Worde*, intervenante experte, y délivre des données chiffrées à donner le tournis – fonctionnement, quantité de données générées quotidiennement, vacuité du contenu... Mais bientôt, la machine se grippe : la *Wild*, incarnation de ce que représente l'IA – dans ses pires travers mais aussi ses réels progrès – prend littéralement corps devant nous, nous entraînant à la découverte de la matrice. Le bug crée une collision entre virtualité et réalité. Propulsés dans l'espace public, les spectateur·rice·s y déambulent à leur insu dans le Web, sur les pas de zélé·e·s modérateur·rice·s de contenus un brin dépassé·e·s par l'ampleur de leur tâche – analyse et protection de données, offrandes à déposer au pied du data center, une idole ronflante et vorace, en perpétuelle activité derrière son apparente somnolence... « *Work hard, have fun, make history* » : au rythme de leur devise serinée tel un mantra,

elleux appliquent en gestes burlesques les consignes laconiques des *content policies*. Tour à tour traqué, pris à parti ou sollicité par une communauté de mystérieux hackers, le public éprouve les grisantes sensations successives qui peuvent saisir l'internaute derrière son écran.

Emmy Ols rend les frontières poreuses pour mieux mettre en évidence les concordances dans la manière de gérer ces deux espaces communs, réputés publics mais devenus standardisés à bien des égards. Le résultat de ses recherches, menées notamment auprès de *La Quadrature du Net*, irrigue l'ensemble de sa dramaturgie – contre-pouvoir, dérives complotistes, incapacité à juguler le contenu viral qui se propage, complexité des identités numériques, traçabilité des données... – tout en évitant le côté docte. Sa création est parsemée de fantaisie, dans un univers appelant la SF des années 80 – on tombe d'un écran, on traverse les frontières... À son insu, le·la spectateur·rice expérimente aussi la *sousveillance* théorisée par Jean-Paul Fourmentaux, cette capacité des usager·ère·s à utiliser à leur compte les dispositifs de surveillance mis en place par les puissants, pour le meilleur et le pire. Sans prétendre apporter de réponses, il s'agit de mettre en dialogue ces multiples enjeux, tout en soulevant des questions sur nos usages.

# La Worde, La Wild et Le Web



© FAI-AR

Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?

L'occupation artistique d'un ancien PMU pendant un mois à Clermont-Ferrand m'a permis d'éprouver une présence au long cours dans un quartier. Partir d'un dispositif en espace public en suivant une écriture contextuelle permet d'augmenter une histoire, de la transformer, d'y impliquer des gens, de s'amuser de différents médiums : vidéo, édition, texte, performance, costume...

De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?

J'ai pu questionner la dramaturgie, le jeu, la direction. Je suis venue y chercher aussi une manière de travailler collective, pour sortir de l'isolement des arts visuels ! Via la direction d'interprètes, j'ai pu expérimenter du théâtre de l'ordre de l'invisible, notamment en jouant avec une caméra de vidéo surveillance : « attirer son attention » pour chercher quelles sont les anomalies qui la déclenchent - s'arrêter, s'allonger, avoir des comportements erratiques... Un détournement poétique assimilé à un protocole de séduction, visant à se réapproprier cet outil et s'en amuser.

Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?

Une recherche de résidences pour continuer de développer ce spectacle-machination, notamment concernant le jeu, la scénographie, les chantiers numériques permettant d'articuler les passages entre vidéo et réalité ; et une aide à la dramaturgie, avec une personne qui soit familière du sujet traité. J'aimerais aussi développer des ateliers d'action culturelle avec des jeunes ados (création d'avatars, séduction de VSA...). Peut-être des projets d'édition, de podcast, et la possibilité d'imaginer des balades propres à chaque territoire, autour de symboles à creuser localement. Ainsi à Marseille, une nouvelle Route de la soie se met en place : de nombreux câbles de fibre optique partent de ce 5<sup>e</sup> hub mondial, et le patrimoine industriel, type ancien silo à sucre, y est réhabilité en data centers!



venez voir  
mon travail





Artiste de cirque et metteuse en scène, Eva Ordoñez tourne depuis 15 ans en salle et sous chapiteaux. Co-fondatrice de la Compagnie Octobre et membre de Cirque Pardi ! depuis 10 ans, elle est également intervenante dans des écoles de cirque professionnelles, et transpose désormais sa pratique dans l'espace public.

## Eva Ordoñez

De sa pratique initiale de trapéziste, Eva Ordoñez garde un goût pour la suspension et le théâtre acrobatique, qu'elle confronte désormais à l'espace public. Saisie par certains quartiers marseillais, en travaux perpétuels, entre biffins et mobilier urbain en déshérence, elle y trouve résonance aux images qui l'habitent : une esthétique contemporaine en prise avec le monde actuel, ses marges et ses marginaux. Entre attente et désarroi, les créatures de *Bleu électrique* nous invitent à les suivre, déambuler sur leurs pas de parkings en friches, des lieux désertés mais porteurs de traces d'occupation. Animée d'une énergie à la fois âpre et galvanisante, crue et taquine, oscillant entre langueur et jubilation, piquante comme une sucette au piment, la proposition mêle théâtre physique, création sonore et textes, évoquant par allégories le témoignage d'un peuple invisibilisé ; de ces morts anonymes qui nous passent inaperçues, tout en impactant nos espaces communs de manière quasi subliminale - victimes de guerre, travailleurs du bâtiment qui s'épuisent à la tâche, migrants traversant la Méditerranée...

Les tableaux donnent à voir des errances, des tâches répétitives, des rencontres, parfois des affrontements. De puissantes images métaphoriques se succèdent, le temps d'un

bref déambulateur débouchant sur un spectacle fixe à géométrie variable. Des dualités et rivalités éclatent, on escalade une paroi ou on se heurte à un mur ; une échappée au sommet d'un lampadaire permet de fuir l'asphyxie, plus loin on écope du sable sans fin... Puisant dans la physicalité singulière de chacun·e de ses 6 interprètes - danse, acrobatie, contorsion - *Bleu électrique* véhicule une beauté convulsée, tend vers l'oxymore corporel, lorgne vers des univers à la Virginie Despentes ou Nan Goldin.

La réalité tremble, frémit, frissonne, des jeux de regard s'échangent avec le public, un haïku punk, tantôt inquisiteur, tantôt blagueur, s'énonce d'un air narquois, politesse masquant une urgence vitale. Les destinées coexistent, se croisent, interagissent parfois, tramant un espace commun physique et mental, qui entre en résonance avec le vécu collectif de nos villes. Chaque tableau utilise la profondeur de champ, le mouvement est perpétuel, même circonscrit au sein d'un même site. Le spectacle, pour environ 400 personnes, se destine aux espaces périphériques, abandonnés mais porteurs d'une mémoire et d'une envergure permettant de varier les focales, les ressentis et les degrés de lecture.

## Bleu électrique



© FAI-AR

**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

L'envie de mener des recherches sur ma pratique, un univers à poser dans l'espace public. M'émanciper du cirque, tout en gardant une certaine physicalité et la possibilité offerte par les états de corps, pour y imaginer une déambulation intégrant du théâtre physique.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

J'ai appris à m'assumer en tant que directrice artistique, porteuse de projet. Des expériences de mise en scène menées sur un bref laps de temps ont décuplé mon énergie vitale ! J'ai aussi pu tirer un fil que je suivais autour de l'attente, la marginalité, la rue ; établir des analogie entre suspension et soulèvement - soulever son poids, se soulever en tant que peuple... Ces axes d'étude m'ont menée à imaginer un agrès, un lampadaire qui se fond dans l'environnement.

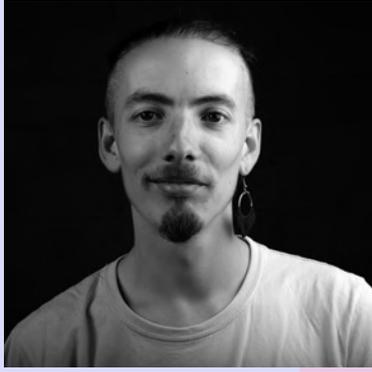
**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

Nous avons une année de création devant nous, nous bénéficions déjà d'accompagnements - Furies, l'Usine, La Grainerie, plateforme In Situ, projet EKO - mais il nous faut encore des soutiens et des résidences. Nous prévoyons des premières à la rentrée 2026.



*venez voir  
mon travail*





Formé au cirque en autodidacte, puis à l'école Carampa à Madrid, passé par l'Université d'arts scéniques en Catalogne, Aram Pou Clavell pratique l'espace public de manière quasi atavique. Après des spectacles pensés pour la salle et des lieux non dédiés, il entame un cycle de création autour de la forêt.

## Aram Pou Clavell

Aram Pou Clavell axe sa démarche autour de la relation humaine avec la forêt, de la manière dont le paysage nous transforme, et inversement. Du cirque, sa discipline initiale, il conserve un attachement à la verticalité, mettant l'essence de son savoir-faire au service d'une pratique exclusive : l'escalade en forêt. Son équipe travaille à développer de multiples manières de grimper aux arbres – avec des cordes comme les élagueurs, en inventant d'autres accessoires ou agrès, tel un mât doté d'un crochet permettant de se hisser aux branches... S'inspirant tant des peuples arboricoles que des travailleurs du bois, il souhaite ne plus réduire la grimpe à un événement insolite ou incongru, présupposé comme dangereux ou spectaculaire, mais la réintégrer à notre vie quotidienne comme une habileté à (re)découvrir. Par la monstration, il s'agit aussi de contribuer à réhabiliter cette compétence oubliée, voire à la réintégrer dans une pratique quotidienne, interrogeant tout à la fois nos usages et modes de vie. Une manière de lier le cirque à une question anthropologique.

*Courir les bois* prévoit plusieurs déclinaisons : une déambulation forestière, faisant de l'ascension jusqu'à la cime un moment partagé – spectaculaire dans sa beauté, son inventivité et sa nécessaire solidarité – ponctué de fantaisies paysagères à dénicher dans l'environnement. La matière physique pourra s'y mailler avec une matière orale – intégrant des paroles récoltées de l'ordre du théâtre documentaire, mais aussi un monologue militant, évoquant nos relations aux arbres et à la pratique de l'escalade, tantôt descriptif, tantôt poétique, ménageant une place à l'absurde. Aram Pou Clavell est aussi habité par l'envie de mener un projet de territoire sur le long terme, axé autour de la question du bois, rejoignant ses préoccupations sur la transformation du paysage et la relation humaine à la forêt. La filière bois et les métiers qui y sont liés sont un biais pour activer la conscience et assumer les responsabilités collectives autour du secteur : décrypter les abus liés à l'exploitation des matières premières, ouvrir discussion sur nos besoins essentiels liés aux bois – construire, se chauffer, écrire... Début 2026, il prévoit un voyage de recherche dans les forêts primaires du Japon.

# Courir les bois



venez voir  
mon travail



Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?

En Catalogne, depuis que je suis petit, je fais partie de plusieurs groupes de culture populaire traditionnelle en espace public. Il s'agit presque d'un ADN familial ! J'ai abordé la FAI-AR en me demandant comment mêler mes préoccupations politiques avec ma pratique artistique, dans le domaine par exemple du bénévolat environnemental.

De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?

J'ai choisi de parler de la forêt, in situ pour décupler mon propos. Toujours soucieux de trouver comment l'art peut apporter une contribution concrète à la question écologique, j'ai été lauréat d'un projet catalan croisant pratiques circassiennes et éducation environnementale.

Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?

J'envisage ma recherche sur une décennie, avec l'intention de creuser la question de notre relation à la forêt. À court terme, j'envisage deux formes simultanées : une forme légère destinée à tourner (*Fy Nghæd*, duo circassien en relation avec la question du travail, de l'artisanat, de l'outil et du geste autour de la filière du bois, pour 2026), et un dispositif plus ambitieux en termes de production et d'engagement sur le territoire, qui réclame au moins une semaine de présence avec une équipe de 4 à 8 artistes (*Coureur-euse des bois*, à horizon 2025).

© FAI-AR



Formée au Conservatoire supérieur de Mons, pømma manie la langue avec ferveur. De poésie orale en fiction-concert, elle crée pour l'espace public, notamment au sein de la compagnie LEGOBOUM, qu'elle co-fonde en Belgique en 2018.

## poEmma

Après *Combadeço*, création pour l'espace public interrogeant la psyché d'un chien domestique, pømma s'intéresse au cheval, avec lequel elle noue une complicité depuis l'enfance. *Animosité* traite de la question de la domestication, sous le prisme de l'éthique de la relation entre humain et équidés – réputée collaborative mais dont les fondements reposent sur la domination. La fiction met en scène un frère et une sœur sur le bord d'une route. Dans ce no man's land poussiéreux, lâchés par leur voiture qui tombe en panne, deux points de vue s'affrontent et les rôles se répartissent quasi intuitivement : l'une campe l'humaine pour tenter de s'atteler à la réparation du moteur ; l'autre endosse la posture de l'animal, qui s'engage à tracter la voiture si la panne perdure. Bientôt, une tierce personne, le maquignon, vient poser en termes marchands la question de la valeur d'une vie.

Pour traiter de la domestication et de l'animalité, poEmma s'attelle au statut des équidés. Considérés comme des « animaux prolétaires » au même titre que les bœufs par certains historiens, cette espèce assignée au labeur a participé à l'essor et à l'enrichissement de l'Occident depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Animosité, comme celle qui pointe insidieusement quand on voudrait la masquer : dans

ce théâtre revendiqué d'*espèce publique*, le groupe de spectateurs et spectatrices est assimilé à un troupeau, guidé par le maquignon qui l'oriente, le fait bouger, le bouscule parfois. Entre dressage et apprivoisement, il l'incite aussi à moduler ses points de vue selon l'angle adopté : suffit-il de déchoir un humain au rang d'animal pour s'autoriser à l'exploiter ? Quand l'humain emprunte la posture de l'animal, où se situe la frontière entre les espèces ?

Il ne s'agit de théâtre ni historique, ni documentaire ; mais d'une fiction tragicomique, qui inscrit en creux des questions – morales, sociétales, philosophiques – à travers les relations qui se nouent dans cette singulière et insolite trame narrative. Incisifs et narquois, les dialogues donnent à sentir l'incomplétude du genre humain, venant questionner cette péremptoire exceptionnalité auto proclamée. La scénographie joue avec les plans et les échelles, convoque les artifices artisanaux et accessoires signifiants : la chambrière qui amplifie les gestes du maquignon ; un 4x4 télé-guidé qui occupe l'espace et vient chahuter le spectateur... Autant de symboles venant nous parler de l'ascension de l'humain – vitesse, puissance de traction, transports... – aux dépens des autres, fussent-ils êtres vivants ou énergies fossiles.

**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

J'ai toujours fabriqué des objets destinés à être joués dans l'espace public. Après un premier spectacle créé en Belgique, j'ai eu envie de prendre conscience du paysage en France, venir sentir ce panel autour de ce qu'on appelle les projets de territoire, la médiation culturelle, voir comment s'agencent les différentes structures.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

J'ai appris à me situer dans les différentes pratiques : je m'inscris dans le prolongement d'une certaine tradition des arts de la rue, et je l'articule avec une écriture et des codes contemporains. Je ne suis pas venue avec un projet déjà tissé, mais avec un os que je ronger autour des questions de domestication au sens assez large - animale, mais plus généralement du vivant... J'ai mis du temps à resserrer mon propos autour d'une espèce, les équidés, sur le dos desquels lequel s'est bâti le mirage de la toute puissance de l'Empire Blanc!

**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

Après des résidences d'écriture, nous allons chercher la juste distance pour endosser la posture de l'animal, sans tomber dans les travers de l'incarnation caricaturale. Il nous faudra surtout jouer devant du public! Pour trouver ce qui fonctionne, éprouver les dispositifs, différentes techniques artisanales d'artifices...

# Animosité

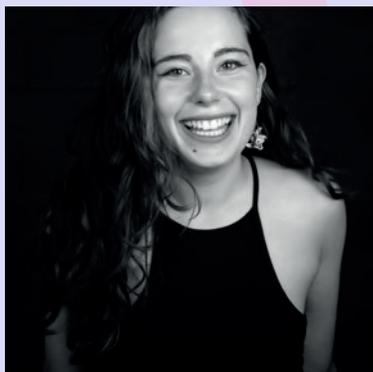


© DR



*venez voir  
mon travail*





Performeuse interdisciplinaire, convaincue que corps humain et espace urbain interagissent, Lily Carmen Smith conçoit ses projets comme des offrandes aux lieux qui l'inspirent. Hors les murs, elle dédie des expositions temporaires à des entités fluctuantes : le manque, une rivière, les chagrins d'amours...

## Lily Carmen Smith

Envoûtée par Marseille dès sa découverte de la ville en 2016, Lily Carmen Smith y voit de frappantes similitudes avec Glasgow, sa ville de naissance : images en décalage avec les cartes postales de la Côte d'Azur ou de l'Écosse, problématiques sociales et politiques, passé industriel en mutation, gentrification à l'œuvre mais aussi résistance populaire, énergie hyperbolique de ses habitants, ferveur footballistique, et surtout l'attachement à une identité culturelle qui surpasse celle du pays concerné. De ces affinités mises à jour – couronnées par un méconnu jumelage datant de 2006! – elle fait le terreau de sa recherche. Détournant les codes de l'urbanisme, *The Sous Way* sonde les émotions citadines via des « stations pour stationner », donnant à éprouver la manière dont le corps peut être affecté par les espaces qui l'entourent. En filigrane, un métro alternatif sert de fil rouge pour esquisser une cartographie de sites repérés dans la ville : faisant office de balises, ces fictives stations font surgir d'éphémères actions performatives émergeant à la surface de ce réseau souterrain – *underground* par essence. Pour révéler ces récits méconnus, oubliés, parfois négligés, un temps d'enquête préalable sur le terrain sert à glaner des émotions auprès d'habitants et travailleurs, notamment affectés par la mutation des lieux et de leurs usages : aménagement urbain, réhabilitation d'industries...

S'adressant plutôt aux publics non convoqués, ces petites formes pluridisciplinaires sont couronnées par un temps fort : une

cérémonie d'inauguration de ce réseau souterrain. Guidés par des performers itinérants – *The Sous Way* brigade comme autant d'agents de transport –, le public lui-même « fait métro » en se déplaçant de station en station. Le trajet culmine en concert. *The Sous Way* érige le DIY et le recyclage – de codes culturels, élitistes ou mainstream – comme une philosophie, qui s'applique aussi à son univers visuel : costumes bricolés, scénographie à base de déchets et de résidus, fanzine comme outil de communication... Cet esthétisme de la récupération se croise d'emprunts au glamour et au drag... Une ode à une ultra féminité décomplexée en lice dans les deux villes, célébrant la reprise de pouvoir sur son corps au sein d'un espace commun. Par son personnage de *Playmville*, à la lisière de l'urbaniste et de la pop star, Lily Carmen Smith transmet aussi sa propre expérience sensorielle autour des lieux traversés. Une série de brèves actions participatives propose au public de fouiller dans sa propre mémoire, en quête d'émotions qui le lient aux espaces pour constituer le « dépôt » du métro : un espace de stockage des émotions urbaines.

Le processus de création de *The Sous Way* se conçoit lui-même comme une performance au long cours. À terme, l'artiste vise un jumelage souterrain entre les quartiers Nord de Marseille et Est de Glasgow, visant à faciliter une conversation d'une ville à l'autre et mettre en lien des artistes locaux. Un album concept retraçant l'expérience pourra être édité, à écouter en itinérance à travers les villes.

# The Sous Way



© Lily Carmen Smith



*venez voir  
mon travail*



**Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?**

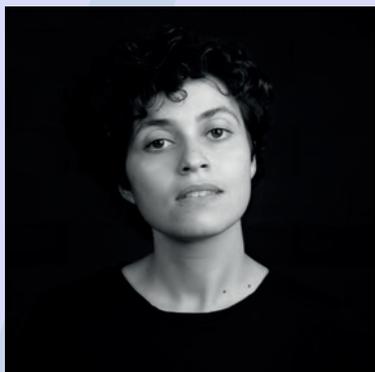
Au-delà du lieu de représentation, le sujet de mon travail a souvent été l'espace public en soi. Je me vois comme une artiste sans discipline principale, ce que je trouve fidèle à la nature de l'espace public : indisciplinée, réactionnaire, souvent contradictoire. J'ai toujours eu la sensation que ce sont les expériences relationnelles qui m'ont modelée, moi et ma pratique. C'est comme ça que j'ai commencé à jouer, en interaction instantanée avec les rues de Glasgow et ses habitants.

**De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?**

J'ai plutôt agi en sauvage par le passé, par exemple dans le métro à Glasgow. À la FAI-AR, j'ai constaté qu'il fallait tout le temps demander des autorisations! C'était un peu démoralisant de découvrir à quel point les espaces communs sont contrôlés, surveillés et réglementés à Marseille, mais ça a aussi décuplé ma détermination à continuer d'y injecter des actes performatifs, se jouer des limites, saisir les codes pour tenter de les transgresser... Toutes ces notions ont infusé mon projet.

**Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?**

Bien m'ancrer à la fois à Marseille et à Glasgow est indispensable pour ce projet, trouver des artistes locaux avec qui travailler... J'ai aussi envie de collaborer avec - ou de créer - un groupe de musique pop et électro pour la suite du projet, capable de détourner les codes de pop stars d'aujourd'hui telles que Charli XCX en y insufflant des notions de villes et de communauté! Comment l'artiste pourrait-elle être service public ?



Comédienne et metteuse en scène, formée au Conservatoire Régional d'art dramatique de Grenoble et à la CPI de l'École Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Étienne, Anissa nourrit d'abord un parcours de salle. Après un laboratoire mené avec l'Hexagone de Meylan, elle entame un Master en recherche-crédation autour de la marche et de la relation au vivant, qui confirme son goût pour l'extérieur.

## Anissa Zerrouki

Durant ses recherches autour du théâtre paysage, Anissa Zerrouki découvre et peaufine, via la marche et la contemplation, une manière de faire naître des histoires à partir d'un sentiment, d'une relation ou d'une alliance à un environnement. À la FAI-AR, elle affirme une « *écriture palimpseste* », nourrie d'observations quotidiennes dans la forêt, notant les variations selon les heures, les jours, les rencontres avec les vivants, le long d'un parcours chaque jour identique. Elle y approfondit la thématique de l'observation des oiseaux, effleurée par le passé, et avec lequel elle entretient un lien affectif et familial. À la croisée de l'errance guidée en pleine nature, du théâtre verbatim et de la rencontre intime, elle imagine *Ornithophilia* – littéralement « l'amitié pour les oiseaux », un terme emprunté à l'autrice Marielle Macé –, une expérience sensorielle partagée pour un groupe d'environ 40 personnes, interrogeant les fondements de notre relations aux oiseaux, tout en posant les conditions propices à leur rencontre sur le terrain.

En amont, un temps préparatoire sur chaque territoire permet à l'artiste de nouer des rencontres avec des habitant·e·s cultivant un attachement aux oiseaux, de se glisser dans leurs pratiques, d'échanger de manière confidentielle sur leurs sentiments.

Le prisme de l'amitié nouée avec une autre espèce ouvre le panel des rencontres et des typologies de relations existantes, sans hiérarchisation (soignant·e·s, ornithologues, passionné·e·s...). Les propos, recueillis auprès de ces « communautés oiselles » successives, questionnent en filigrane une énigme immémoriale et irrésolue, touchant à de multiples domaines (rituel, poésies, croyances...) : la relation entre humains et oiseaux. À l'issue de cette phase documentaire d'exploration et de collecte, Anissa prévoit une mise scène enchâssante, ménageant des espaces dans lesquels se révéleront les ornithophiles de chaque territoire traversé. Leurs voix viendront se mêler à celles des territoires déjà traversés (Villeréal dans le Lot-et-Garonne, Camargue, quartiers nord de Marseille...). Emaillé de la diffusion de chants d'oiseaux, le parcours se destine à souligner, révéler, porter l'attention sur ce qui existe – paysages locaux, sites d'observation, communauté oiselle locale, parfois tapie à des endroits insoupçonnés. Survenant à des horaires réputés inhabituels – très matinaux, crépusculaires voire nocturnes –, dans des espaces de cohabitation inter espèces soigneusement sélectionnés, les convocations se veulent propices à l'observation et l'écoute des oiseaux.

# Ornithophilia



© FA-AR

Quelles dimensions vous intéressent particulièrement dans la création en espace public ?

En 2020, un laboratoire de promenade mené avec des habitant·e·s m'a donné l'envie d'expérimenter davantage. La plupart de mes recherches tournaient autour de la marche, de l'observation de la ville, d'un paysage, de la relation au vivant. En creusant la question de théâtre paysage, j'ai découvert le champ de l'art dans l'espace public.

De quelle manière votre approche dans ce domaine a-t-elle évolué au cours de la formation ?

J'y ai affirmé un goût pour la transdisciplinarité et découvert la création sonore, qui permet de s'immerger dans un environnement et le percevoir d'abord par l'écoute plutôt que par la vue. Une longue expérimentation en forêt à Cognac et Villeréal a confirmé mon désir d'habiter en création, pour être en relation avec un paysage, un territoire.

Quelles prochaines étapes envisagez-vous pour la suite de votre travail de création ?

L'écriture se poursuit en Camargue avec le Citron Jaune. J'ai envie de creuser la manière de lier ce parcours à une entrée plus scientifique, mais aussi d'explorer l'aspect politique et populaire de l'alliance avec les oiseaux, qui peut par exemple mener au blocage d'un projet d'autoroute ! Plus globalement, mettre au point des dispositifs pour aller vers d'autres types de rencontres du vivant.



*venez voir  
mon travail*



# Remerciements

Tuteur·rice·s des apprenti·e·s

**Stéphane Bonnard**

*Tuteur de Lily Carmen Smith*

**Caroline Cano**

*Tutrice d'Ines Benkcham*

**Julie Lefebvre**

*Tutrice de Louis Lubat*

**Caroline Melon**

*Tutrice de Noémie Herubel  
et Juliette Maricourt*

**Christophe Rhules**

*Tuteur d'Aram Pou Clavel*

**Prisca Villa**

*Tutrice d'Azucena Moya Morcillo*

**Juri Cainero**

*Tuteur de Lou Montézin*

**Alix Denambride**

*Tutrice d'Anissa Zerrouki*

**Mathias Lyon**

*Tuteur de poEmma*

**Dominique Noël**

*Tutrice d'Ana Gabi Novais*

**Zelda Soussan**

*Tutrice d'Emmy Ols*

**Pina Wood**

*Tutrice d'Ari Hamot  
et d'Eva Ordoñez*

La FAI-AR remercie les  
partenaires et lieux d'accueil  
pour les résidences des  
Projets Personnels de Création  
ainsi que toutes les équipes  
bénévoles des apprenti·e·s.

## Textes

Julie Bordenave

## Photographe

Augustin Le Gall

## Design graphique

Atelier Moustier

## Vidéos

Smelly Dog Films

## Imprimerie CCI

Juin 2025



**FAI-AR**

Formation  
supérieure d'art  
en espace public

**La FAI-AR**

La Cité des arts de la rue  
225 av. Ibrahim Ali  
13015 Marseille  
+33 (0)4 91 69 74 67  
communication@faiar.org  
www.faiar.org



Soutenu  
par



VILLE DE  
MARSEILLE

(Aix-Marseille  
université



Qualiopi  
processus certifié  
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE